

AMÉRIQUE BRITANNIQUE.

Missions de la Baie d'Hudson.

Lettre de R. P. Laverlochère à un Père de sa
Congrégation.

Moose Factory 30 août 1850.

Mon Révérend et bien cher Père,

Devant être privé jusqu'au printemps prochain du plaisir de vous voir en personne, je profite de l'occasion du canot qui doit ramener en Canada le jeune prêtre qui m'a accompagné, pour vous écrire quelques lignes. Vous avez su le désappointement que j'éprouvai aux Allumettes, où le jeune commis qui avait la charge des canots de la Compagnie, refusait de me donner passage, quoique le gouverneur me l'eût accordé. En arrivant à la Baie d'Hudson, je saisis la première occasion que je trouvais pour écrire à Sir George, lui demandant des explications à ce sujet. Il reçut ma lettre au Lac Supérieur, à son retour de la Rivière-Rouge, et me répondit immédiatement qu'il regrettait profondément que le jeune commis n'eût pas mieux compris son devoir, et me dit que dorénavant, je n'aurais besoin que de montrer les lettres qu'il m'a envoyées en diverses circonstances, pour être présentée aux officiers de la Compagnie. Comme je lui avais demandé passage dans le navire qui doit partir de Moose pour retourner en Angleterre, non seulement il a accédé à ma demande, mais il a écrit au Capitaine de me donner la meilleure et la plus grande cabine, et m'a de plus donné une lettre de recommandation pour m'introduire auprès de l'un des honorables membres du Comité de la Compagnie à Londres.

Dans la lettre que je vous écris de Moose au commencement de juillet, je vous dis quelques mots sur nos premières missions; aujourd'hui je vous parle de celle que nous venons de faire au fort d'Albany. Le récit abrégé que je vous ferai de cette mission vous donnera, j'espère, lieu de bénir et d'admirer la bonté du Dieu qui veut se servir d'un aussi pauvre instrument pour établir son empire au milieu de ces peuplades malheureuses qui habitent ces affreuses contrées. A lui toute la gloire.

Le dix juillet nous partîmes du fort de Moose dans un vieux canot d'écorce avec quatre Sauvages, un Orkney et un métis. Nous eûmes beaucoup à souffrir pendant la traversée par des coups de vent terribles. Mais celui pour qui nous naviguions était notre pilote; que pouvions-nous craindre? Le sixième jour nous arrivâmes au fort d'Albany. Nous y trouvâmes une quarantaine de familles qui nous attendaient depuis quinze jours. Plusieurs étaient venues de tout près du fort d'York à plus de 500 milles de distance, par des chemins affreux à travers les marais qui bordent, vous le savez, toute cette partie de la Baie d'Hudson. C'était la première fois qu'ils apparaissaient à ce poste. Ils avaient amené toute leur famille, grands et petits. La divine semence que j'avais jetée l'année dernière dans cette tribu n'était pas tombée sur un sol ingrat; j'eus bientôt l'occasion de me convaincre qu'elle avait déjà fructifié au centuple. Quelques-uns de ceux que j'avais baptisés l'année précédente et à qui j'avais donné par écrit les prières, les principaux mystères et les premières notions sur les sacrements, étaient rentrés dans leurs marais l'âme embrasée d'amour de Dieu et du désir de le faire connaître à leurs malheureux frères. Ils leur parlèrent

de la Robe-Noire envoyée par le Grand-Esprit, de la doctrine sublime qu'il enseignait, des consolations que l'on éprouve en l'étudiant, malgré les difficultés, de la joie intérieure qu'ils ressentirent le jour où ils furent lavés dans l'eau de la prière (le Baptême), de l'insupportable bonheur qu'ils éprouvèrent à se rappeler la présence du Dieu qui les créa, qui les garde quelque part qu'ils se trouvent, et que pourtant ils ignoraient auparavant. Ils leur dirent ensuite le soulagement qu'ils retirèrent dans leurs misères et leurs souffrances de la contemplation d'un Dieu crucifié par amour pour eux, etc. Ces pieuses exhortations des Néophytes furent comme une étincelle électrique pour les infidèles; ils se mirent aussitôt à étudier avec un ardeur incroyable les premiers principes de cette sublime religion qu'il faut connaître pour être purifié dans l'Eau de la Prière. Heureusement la plupart d'entre eux connaissent une espèce d'écriture sténographique. Ils s'en servaient pour copier sur de l'écorce le Pater, l'Ave, le Credo, les Commandements. Telle fut leur ardeur pour s'instruire que je puis dire avec vérité que parmi ces personnes qui m'attendaient j'en ai trouvé très peu qui ne sussent par cœur toutes ces prières depuis l'enfant de six à sept ans jusqu'à un vieillard de 60 à 80. Pour vous donner une idée de leur sténographie, je vais vous traduire le Pater en Maskégong (1)... Voilà, mon R. Père, le genre de caractères qu'ils emploient pour rendre le son de leurs voix qui n'est qu'un bredouillement d'une sorte de galimatias de Sauter, de Cri, de Montagnais mêlé de quelques racines d'Esquimaux qu'ils défigurent presque entièrement par leur prononciation. Vous comprenez qu'il n'était indispensable de l'apprendre pour pouvoir être en communication par lettres avec eux. J'ai essayé plusieurs fois de leur faire adopter nos caractères, je n'ai pu y réussir. Ils croient que c'est chose impossible pour eux. Ne pouvant donc être leur maître, je suis devenu leur écolier. J'ai heureusement exploité leur manière d'écrire, et j'ai pu leur laisser par écrit à peu près tout le catéchisme que j'avais traduit l'année dernière d'après celui de Québec. J'y ai ajouté, à l'aide de l'excellente Dame C., beaucoup de sous-applications adaptées à leurs idées matérielles. Si vous saviez d'où leur vient ce genre d'écriture, vous admireriez de plus en plus la Providence qui emploie tous les moyens, même les plus opposés en apparence à ses desseins, pour opérer ses prodiges. C'est un ministre méthodiste qui l'avait enseigné aux Indiens de Moose où il avait passé 8 ans.

A Moose bien peu adoptèrent cette méthode; à Albany au contraire, à peine était-elle connue qu'elle était en usage parmi tous les Sauvages. Elle est néanmoins très déficiente; je me propose de la rendre plus complète, aussitôt que j'en aurai le temps. Mais pour le moment je suis heureux de l'avoir telle qu'elle est. Pendant les trois premières semaines que j'ai passées à Albany, j'ai été tellement accablé de travail que j'ai pu à peine prendre quelques moments de repos sur le matin, et j'ai recommencé à cracher le sang, ce qui ne m'était pas arrivé depuis que j'avais quitté Abitibi. Ne me grondez pas trop; si vous étiez à ma place, vous en feriez autant et plus que moi. J'ai eu le bonheur de baptiser plus de cent personnes, à ce poste, et un plus grand nombre sont catéchumènes. Je ne puis vous dire les ineffables consolations que j'ai éprouvées dans cette mission. Grand nombre de polygames ont renvoyé leurs fem-

(1) Le manque de caractères nous prive du plaisir de donner à nos lecteurs ce curieux échantillon de l'écriture des Sauvages.
N. de l'Éd.

mes pour n'en garder qu'une, et les femmes ainsi délaissées viennent m'avouer avec une admirable ingénuité que ce sacrifice ne leur coûtait pas, puisque le Grand-Esprit le voulait; et qu'elles ne pouvaient être baptisées sans cela. Un de mes néophytes de l'année dernière avait une belle-mère très opposée à la religion catholique par suite de ses rapports avec plusieurs protestants fanatiques. Cette femme ne voulait point permettre à sa fille de venir entendre mes instructions, quelque désire que celle-ci en eût. Alors la jeune femme dit à son mari qu'elle voudrait bien venir entendre la Robe-Noire, mais qu'elle craint sa mère. Le généreux jeune homme va sur le champ trouver sa belle-mère et lui adresse ces paroles qu'il m'a rapportées lui-même: "Je n'aurais pas cru que tu eusses été enclenché de malice dans ton cœur pour empêcher ma femme de se faire instruire dans la religion du Grand-Esprit qu'enseigne la robe noire, pendant que toi tu ne sais rien, quoique tu dises que tu as été baptisée par le ministre. Je l'ai vu, je l'ai entendu et je n'ai rien compris à ce qu'il nous disait par la bouche d'un autre (un interprète). J'ai entendu la Robe Noire, j'ai compris ce qu'il m'a dit de la Prière, j'ai été instruit et baptisé et mon cœur est content. Le jour où tu m'as donné ta fille pour femme, elle est devenue mienne, et comme c'est moi qui la nourris, je prétends que tu ne nous empêches pas de prier ensemble, car je ne veux pas être séparé d'elle dans le séjour où se rendent les âmes après la mort." Depuis ce jour, ils vinrent ensemble régulièrement deux fois par jour entendre mes instructions; je baptisai la femme, je bénis leur union et ils s'en retournèrent le cœur rempli de joie. Un autre que j'ai gardé trois jours avec moi pour copier le catéchisme, me disait un soir les larmes aux yeux: "Quel changement, mon Père s'est opéré parmi nous depuis que tu nous as enseigné la première fois la sainte prière du Grand-Esprit! On n'entendait auparavant que de mauvaises paroles depuis les vieillards jusqu'aux enfants, (1) et maintenant il ne s'en dit pas une seule; et avec une dévotion qui m'attendrissait, il prenait mon Christ pour y coller ses lèvres. Voilà, mon Révérend Père, ce que peut la religion! Cependant je ne vous ai montré que le beau côté de la médaille. Ma plume se refusait à vous peindre le triste état dans lequel vivent ces misérables tribus. Jamais je n'aurais cru être capable de supporter un spectacle aussi dégoûtant, et pourtant je puis passer des journées entières avec eux. Ah! le prix d'une âme!!! Dites donc aux âmes généreuses qui prennent un si vif intérêt à l'œuvre sublime de la Propagation de la Foi, que leurs prières et leurs actions ne sont pas perdues!! Avant de faire des chrétiens, elles font des hommes raisonnables.

Depuis quatre jours nous sommes de retour à Moose; mon compagnon partira demain pour le Canada et moi après demain pour l'Europe. J'ai baptisé ici 25 enfants. Veuillez bien présenter mes très profonds respects à NN. SS. les Evêques de Montréal et de Martyropolis. Mes saluts affectueux à tous nos Pères et frères. Priez pour moi celle qui est appelée à juste titre l'Étoile de la mer, afin qu'elle me procure une heureuse traversée et un prompt retour dans mon cher Canada, ma patrie adoptive, d'où je puisse de nouveau visiter mes pauvres enfants de la Baie d'Hudson et leur apporter de nouvelles consolations.

(1) Ces Sauvages ont dans leur langue une espèce de jurement très-obscène. N. de l'Éd.

Voire très dévoué en Jésus et Marie immaculée,

J. N. LAVERLOCHÈRE, O. M. J.

Situation religieuse de l'Angleterre.

Un Correspondant d'Angleterre, qui signe: C. J. A., a adressé à l'Ami de la Religion de Paris, une série de lettres sur la situation religieuse de l'Angleterre. Nous reproduisons ici presque en entier la première de ces lettres, avec une courte analyse des passages que nous ne citons pas textuellement.

L'Écrivain commence par déclarer que ses relations avec l'Angleterre l'ont mis en état de recueillir les faits et de faire les observations qu'il va présenter aux lecteurs. Il dit ensuite qu'il va d'abord parler de Londres, quoique le mouvement catholique qui s'opère aujourd'hui n'ait pas commencé dans cette grande métropole, mais parce c'est le point de mire qui attire l'attention de ceux qui s'intéressent au retour de l'Angleterre à l'Unité catholique, et que la probabilité doit se décider la grande question entre l'Église et l'Hérésie; puis il continue ainsi:

"Londres, avec ses deux millions d'habitants et son immense commerce qui le met en rapport avec le monde entier, se présente au premier aspect sur un point de vue peu consolant pour l'observateur catholique. Il paraît, en effet, assez raisonnable de craindre qu'une population tout absorbée par les intérêts de la terre, dévorée de la soif de l'or et ivre de jouissances matérielles, ne soit encore loin du jour où comprenant le véritable esprit du christianisme, elle adoptera franchement, en pratique comme en spéculation, la doctrine de celui qui a dit: *Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, tout le reste vous sera donné par surcroît*. Mais Londres comme Rome, au jour où les envoyés de Jésus du Nazareth vinrent lui porter la bonne nouvelle, ne peut vivre qu'à condition d'être chrétienne. Et quand je dis chrétienne je veux dire catholique, car il est aujourd'hui démontré que christianisme et catholicisme sont synonymes, et si pour le prouver d'une manière plus complète un fait était jugé nécessaire, l'état actuel de Londres, sous le rapport religieux, fournirait cette preuve péremptoire. Il est vrai qu'en parcourant les quartiers de cette vaste métropole de l'empire Britannique, on y rencontre un grand nombre d'édifices sacrés élevés à la religion de l'État, mais c'est précisément ce qui atteste que la vie s'en est retirée. La foule passe devant ces temples avec indifférence et les laisse presque déserts. Le clergé de l'Église établie n'a aucune influence sur les masses avec lesquelles il n'est jamais en rapport. Le peuple n'appartient donc que de nom à l'Anglicanisme. De fait, sur l'immense population de Londres, il y a au moins six cent mille âmes sans religion aucune et que le protestantisme, avec son zèle présumé pour l'Évangile, laisse vivre sans foi, sans Dieu. Un nombre à peu près égal n'appartient plus à l'Église établie. Il se compose des membres des sectes dissidentes qui, sous mille noms divers, partagent le protestantisme par divisions toujours renaissantes et en font une véritable image du royaume de Satan. A ces deux tiers de la population de Londres, dont je viens de parler, ajoutez environ deux cent mille catholiques, et vous verrez ce qu'il restait de fidèles à l'Église de Henry VIII et d'Elisabeth. Encore faut-il observer que les anglicans, à part l'exception près, ne tiennent à leur Église que par préjugé de naissance ou pour des motifs humains, et non point par un principe de foi, et encore moins par l'effet d'une conviction raisonnée. Ils sont de la religion de l'État. Et pour dire toute la vérité, un grand nombre d'entre eux sont anglicans parce que dans ce système de religion, est justifié l'usurpation faite par les hérétiques de la puissance

ce et des biens de l'Église, et enfin parce que l'Anglicanisme offre aux familles aristocratiques une carrière ouverte à leur ambition, et une source assurée de richesses et de bien-être matériel. Comme religion, l'Anglicanisme n'a donc fait son temps; il est mort, il n'a plus d'autre existence que celle d'une institution politique; c'est un établissement de l'État. Il est évident que l'Église anglaise, minée dans ses doctrines par l'action dissolvante du rationalisme, attaquée tout à la fois et par les sectes qui secouent le joug de l'autorité, ne veut plus reconnaître ni sa hiérarchie ni ses formules dogmatiques, et par le principe catholique introduit et développé dans son sein par la nouvelle école d'Oxford, il est évident dès-je, qu'une pareille Église doit finir par succomber dans une lutte contre laquelle il n'y a que la force divine de la vérité qui puisse résister.

L'Écrivain fait ici allusion au célèbre différend survenu entre M. Gorham et l'Évêque d'Exeter. Il parle du scandale qui est résulté de ce que les tribunaux ont condamné le Dr. Philpots à introniser le Ministre, malgré sa doctrine hérétique sur le Baptême, et du danger que court l'Établissement de l'Église officielle d'Angleterre, par le principe

" Tandis que le protestantisme s'affaiblit chaque jour davantage par des disputes et des divisions sans fin, le catholicisme, au contraire, s'avance d'un pas toujours plus ferme dans cette voie de progrès que lui a ouverte le fameux bill d'émancipation de l'année 1829. On peut dire que, depuis lors sa course a été semblable à celle de l'astre du jour: *caulicavit ni gignit ad occidendum neminem*. A cette époque la population catholique de l'Angleterre n'était guère que de quatre cent mille âmes; aujourd'hui elle approche de deux millions. Il n'y avait alors qu'un petit nombre d'édifices consacrés au culte de cette faible minorité, et encore ce n'étaient que quelques constructions reléguées dans le coin obscur d'une rue étroite. Pour desservir ces chapelles, quelques prêtres étaient envoyés à Rome, en France et en Portugal, et le plus grand nombre était fourni par cette généreuse et infatigable Irlande, qui ne répondait à l'oppression de sa domination qu'en lui envoyant des apôtres pour la ramener à la vraie foi. Les missionnaires étaient gouvernés par quatre vicaires apostoliques revêtus du caractère épiscopal, et sous la direction immédiate de la sacrée Congrégation de Propaganda fide. Deux ordres religieux qui avaient toujours conservé une sorte de possession en Angleterre, même dans les jours les plus mauvais, les Bénédictins et les Jésuites, se partageaient avec le clergé séculier le soin des chrétiens qui existaient à cette époque. Pour compléter cette statistique, il ne faut pas oublier de faire mention d'une dizaine de couvents de femmes, unique ressource pour l'éducation des personnes de leur sexe dans toute l'Angleterre. Tel était, il y a vingt années, l'état du catholicisme dans cette île, on il avait été judicieusement si florissant. L'émancipation, en accordant à l'Église sa liberté et à ses enfants leurs droits civils et politiques, a ouvert une ère nouvelle. Du moment que les catholiques ont pu jouir comme les autres sujets de l'empire britannique de la liberté de conscience, et qu'il leur a été accordé comme à tous les autres la faculté de publier leurs doctrines, de défendre leur croyance et de bâtir des temples consacrés à l'exercice du culte, de ce jour-là date le triomphe de leur cause; car c'est alors qu'a commencé le mouvement de retour vers Rome, qui d'abord presque insensible, a pris chaque année un nouvel accroissement, et secondé par un mouvement parallèle, quoique non concerté, qui se faisait dans le sein même de l'Anglicanisme, a amené les résul-

FRIBERTON.

ANDRÉ LE VOYAGEUR.

(Suite.)

Cependant la tempête ne s'apaisa point tout à coup; j'ai bien éprouvé depuis des orages, mais le souvenir de celui-là m'étonne encore. Comme moi, Jacques, vous n'avez jamais vu le sommet de la roche St-Antoine atteint par les flots; nous étions entourés d'écumées, et le vent nous aurait entraînés dans l'abîme, si nous ne nous étions attachés aux rochers. Je reconnais Marie dans mes bras, car nous n'osions point encore descendre; une fièvre nous éclairait à peine; c'étaient les restes du feu qui brillait encore, mais que nous ne pouvions plus entretenir.

Le bruit des vagues qui s'engouffraient au-dessous de nous nous avertissait de l'agitation de la mer; l'obscurité nous laissait encore deviner son horreur.

M. André, me dit Marie, vous voulez donc courir aussi tous ces dangers? Si vous saviez ce que je souffre maintenant! et je sentais ses larmes couler. Ce n'est rien encore; demain je reverrai mon père, sans doute; mais pendant ces longs voyages dont vous parlez toujours, il y a des tempêtes que nous ne pouvons pas voir, et l'on songe toujours aux malheurs qui peuvent arriver. Si vous voulez me promettre ici de ne point vous donner

ce chagrin, ma mère, qui vous a vu naître, vous en aimait bien d'avantage; et moi, je ne pleurerai plus quand je vous vois, les yeux animés, écouter les récits des vieux matelots; ils mentent, André, ils vous trompent; on n'est heureux que dans sa famille. Ils n'en ont plus, parce qu'ils ne l'ont jamais aimée. En disant ces mots, sa main pressait la mienne. Je l'aimais déjà. Le ciel est témoin que je lui promis alors de bonne foi ce qu'elle me demandait; mais, en vérité, ce n'était point la vue de l'orage qui m'aurait décidé: ce que j'avais sous les yeux me faisait éprouver une sorte de fièvre qui ressemblait à la joie que j'ai toujours éprouvée quand je me suis mis en mer.

La nuit est devenue plus obscure encore; le fatal achemina de s'éteindre, mais l'orage s'étant calmé. Nous revînmes à la cabane, où notre présence tranquillisa la bonne Thérèse. A chaque instant cependant elle entonnait la prière, croyait entendre son nom qu'on répétait dans l'éloignement. Voilà mon fils, me disait-elle en revenant tristement près du foyer, voilà l'existence que même la femme d'un mari! — Il m'a promis, ma mère, de ne plus songer aux voyages: La bonne femme me fit un long sermon, et m'engagea à persister dans une résolution aussi louable; mais ses discours ne valaient pas les pleurs de Marie.

Vers le milieu de la nuit, je me sentis accablé par le sommeil; j'étais prêt à m'endormir; la jeune fille me disait en souriant: Voyez quel brave matelot vous feriez; vous n'au-

riez pas la force de vous lever durant la nuit et de courir à la manœuvre. Allons, allons, reposez-vous sur le lit de mon frère, et demain vous regagnerez vos chaumières.

Le lendemain je me réveillai au bruit des verres et aux chants des convives; les pêcheurs étaient arrivés à la pointe du jour; ils se livraient à une joie bruyante, comme tous ceux qui ont à oublier des peines ou des dangers.

Ils m'accueillirent gaiement, et ce fut bientôt à qui raconterait ses aventures. J'écoutais leurs récits attentivement; ils devenaient à mes yeux le plaisir qu'ils me faisaient; leurs voix s'animant de plus en plus; ils étaient pleins de cette joie que l'on éprouve en racontant aux autres ce qu'ils n'ont point vu; ils jureaient de ma surprise, et tâchaient de l'exagérer. Comme ma confiance était égale à mon étonnement, ils n'avaient point de peine à me convaincre, et d'ailleurs la vanité s'en mêla bientôt; ils répétaient tons: Si comme vous, André, j'avais su lire, ma fortune serait déjà faite, et si je m'embarquais, c'est qu'on ne peut être heureux que sur mer.

Cette conversation munit au serment que j'avais renouvelé à Marie; il y avait dans mon cœur un véritable amour, et je ne pouvais cependant éteindre l'aveugle désir qui m'entraînait malgré moi; il me suggérait mille raisons qui venaient m'efforcer dans ma volonté d'entreprendre un voyage.

Ce fut avec cette pensée que je revins à la maison paternelle. Je fus surpris que les discours qui m'avaient rempli d'une si vive ar-

deur fissent couler les larmes de ma mère: C'est chez Thérèse, me dit-elle, que tu entends de semblables récits; Marie, sans doute, se plait elle-même à les faire répéter; c'est leur manière d'exister, à eux, je ne puis les blâmer, et il est heureux qu'elles sachent se plaire dans ce qui ferait le tourment des autres; mais elle devrait retrouver quelquefois dans leur cœur les inquiétudes d'une sœur et d'une mère.

Il me resta encore assez de bonne foi pour avouer tout ce qu'on me disait dans cette famille, afin de m'éloigner du genre de vie que je voulais choisir. Puisque cette jeune fille s'inquiète comme moi, je veux la connaître davantage, continua ma mère en parlant de Marie; elle nous aime véritablement.

Depuis ce temps, la jeune fille vint souvent visiter notre ferme; je me attachement s'accroît pour elle, quoique je conservasse mes anciennes idées.

Comment, me disait-elle, pouvez-vous tourner sans cesse vos regards vers la côte, quand nous nous promenons dans vos campagnes? Les blés qui se balancent doucement ne valent-ils pas le frémissement de la mer même par un calme parfait? le gazouillement des oiseaux n'est-il pas préférable au cri monotone et sans grâce des mouettes? Tout ici offre un repos que nous n'avons jamais sur nos rivages; le marcher est plus doux, l'air plus agréable; il me semble que le cœur y goûterait plus de paix. En vérité, Jacques, je le répète, j'aurais pu être heureux à cette époque; c'est peut-être la seule fois de ma vie.

Mon père croyait parfaitement me connaître; il pensait qu'il changerait toutes mes idées, en me prêtant un livre qui contenait une partie de mon histoire; c'était Robinson Crusoé. Ce livre acheva de me perdre et de m'entraîner à de folles pensées; je lui trouvais presque du bonheur dans son île, et ses tribulations étaient à mes yeux presque des plaisirs. Je ne voulais pas m'écarter comme lui; je ne suis pas pour cela si l'aurait plus de bontés dans mon cœur; je voulais m'éviter ses regrets: il me vint tout son repentir.

Je la vois encore, cette douce Marie; je la vois sur le rocher, à genoux, et suivant des yeux la voile qui m'emportait. Elle priait le ciel, et moi, je faisais mes serments. Mon Dieu! sans doute qu'elle essayait de détourner le cadavre.

Je n'eus pas plutôt quitté les côtes de la France, que je me repens de m'être embarqué; les regrets de Marie me faisaient penser à ceux de ma mère. Il en est ainsi de toutes les fautes; elles portent avec elles leur châtiement; j'espérais revoir l'unic de mon enfance, sa jeunesse me le promettait; les années d'une mère m'attiraient; je craignais de ne jamais réparer le chagrin que je lui avais causé; c'est un bien cruel tourment que de ne pouvoir rassurer sa conscience; on sent qu'on est déjà coupable, même quand les malheurs que l'on redoute ne devraient pas arriver.

Je ne me trouvais pas très-étranger en milieu des nouveaux compagnons que je m'étais choisis; mais, mon Dieu! quelle différence